



Lied & Mélodie

Othmar Schoeck (1886-1957)

Notturno: Fünf Sätze für Bariton und Streichquartett (1933)

Nikolaus Lenau (1802-1850) : poèmes n°1 à 9 – Gottfried Keller (1819-1890) : poème n°10

I. Ruhig

Sieh dort den Berg mit seinem Wiesenhang

Erste Stimme

Sieh dort den Berg mit seinem Wiesenhang,
Die Sonne hat verzehrend ihn durchglüht,
Und Strahl auf Strahl noch immer niedersprührt ;
Wie sehn er nach der Wolke sich so bange !

Dort schwebt sie schon in ihrem luftgen Gange,
Auf deren Kuß die Blumenfreude blüht ;
Wie flehend sich um ihre Neigung müht
Der Berg, daß sie sein Felsenarm umfange !

Sie kommt, sie naht, sie wird herniedersinken,
Er aber die Erquickungsreiche tief
Hinab in seinen heißen Busen trinken.

Und auferblühn in wonniger Beseelung
Wird, was an schönen Blüten in ihm schlief.
Ein treues Bild der Liebe, der Vermählung !

Sieh hier den Bach, anbei die Waldesrose

Zweite Stimme

Sieh hier den Bach, anbei die Waldesrose.
Sie mögen dir vom Lieben und Vermählen
Die wandelbaren, täuschungsvollen Lose
Getreuer viel, als Berg und Wolk, erzählen.

Die Rose lauscht ins liebliche Getose,
Umsungen von des Haines süßen Kehlen,
Und ihr zu Füßen weint der Ruhelose,
Der immer naht, ihr immer doch zu fehlen.

Ein schönes Spiel ! solang der Frühling säumt,
Die Rose hold zum Bach hinunter träumt,
Solang ihr Bild in seinen Wellen zittert.

Wenn Sommersgluten sie vom Strauche jagen,
Wenn sie vom Bache wird davongetragen,
Dann ist sie welk, der Zauber ist verwittert !

Andante appassionato

– Tacet –

Regarde là-bas la montagne avec ses prairies

Première voix

Regarde là-bas la montagne avec ses prairies :
Le soleil brûlant les a dévorées
Et continue à les darder de ses rayons ;
Comme elles se languissent anxieusement des nuages !

Là-bas, ceux-ci planent déjà sur leur voies aériennes,
Et la joie des fleurs éclot sous leur baiser ;
Comme la montagne implorante s'efforce d'obtenir
Son attention, en lui tendant son bras rocheux !

Il vient, il approche et va descendre,
Tandis qu'elle s'apprête à engloutir
En son sein ardent sa désaltérante abondance.

Alors, dans une félicité ravissante va fleurir
Tout ce qui sommeillait en elle de beaux bourgeons.
Une image fidèle de l'amour, du mariage !

Vois ici le ruisseau et la rose des forêts

Deuxième voix

Vois ici le ruisseau et la rose des forêts.
Ils veulent te raconter de l'amour et du mariage
Le sort éphémère et trompeur,
Bien plus fidèle que la montagne et le nuage.

La rose écoute le doux brouhara d'amour
Chanté alentours par les suaves gosiers des bosquets,
Alors qu'à ses pieds, le ruisseau sans repos
Coule vers elle et pleure de ne jamais l'atteindre.

Quel joli jeu ! Et aussi longtemps que s'attarde le printemps,
La rose gracieuse rêve de descendre au ruisseau
Tant que son reflet tremblant apparaît dans les vagues.

Quand la chaleur de l'été la chasse du buisson,
Quand elle est emportée par le ruisseau,
La rose s'est fanée, l'enchantedement s'est désagrégé !

Die dunklen Wolken hingen

Die dunklen Wolken hingen
Herab so bang und schwer,
Wir beide traurig gingen
Im Garten hin und her.

So heiß und stumm, so trübe
Und sternlos war die Nacht,
So ganz wie unsre Liebe
Zu Tränen nur gemacht.

Und als ich mußte scheiden
Und gute Nacht dir bot,
Wünscht' ich bekümmert beiden
Im Herzen uns den Tod.

Sahst du ein Glück vorübergeh'n

Sahst du ein Glück vorübergeh'n,
Das nie sich wiederfindet,
Ist's gut in einem Strom zu sehn,
Wo Alles wogt und schwindet.

O, starre nur hinein, hinein,
Du wirst es leichter missen,
Was dir, und soll's dein Liebstes sein,
Vom Herzen ward gerissen.

Blick' unverwandt hinab zum Fluß,
Bis deine Tränen fallen,
Und sieh durch ihren warmen Guß
Die Flut hinunterwallen.

Hinträumend wird Vergessenheit
Des Herzens Wunde schließen ;
Die Seele sieht mit ihrem Leid,
Sich selbst vorüberfließen.

Les nuages sombres menaçaient

Les nuages sombres menaçaient
Si bas et lourds,
Nous marchions tous les deux
Tristement dans le jardin.

Si brûlante et muette, si trouble
Et sans étoile était la nuit,
Si semblable à notre amour
Voué aux larmes.

Et lorsque je dus partir
Et te souhaiter bonne nuit,
J'ai souhaité que ce qui tourmentait
Nos deux coeurs fût la mort.

Si tu vis passer un bonheur

Si jamais tu vis passer un bonheur,
De ceux qu'on ne retrouve jamais,
Il est bon de regarder un torrent
Où toute chose vogue et disparaît.

Ô, regarde bien dans le courant,
Et ce qui a été arraché à ton cœur,
Fût-ce ce que tu avais de plus cher,
Te manquera moins cruellement.

Garde les yeux fixés sur la rivière
Jusqu'à ce que tes larmes coulent,
Et vois sous leur chaude affluence
Les flots grossir.

Suivant le cours du rêve, l'oubli
Refermera la plaie du cœur ;
L'âme se voit, avec sa souffrance,
Elle-même s'écouler dans le courant.

II. Presto

- Tacet -

Der Traum war so wild

Der Traum war so wild, der Traum war so schaurig,
So tief erschütternd, unendlich traurig.
Ich möchte gerne mir sagen :
Daß ich ja fest geschlafen hab',
Daß ich ja nicht geträumt hab',
Doch rinnen mir noch die Tränen herab,
Ich höre mein Herz noch schlagen.

Ich bin erwacht in banger Ermattung,
Ich finde mein Tuch durchnäßt am Kissen,
Wie man's heimbringt von einer Bestattung;
Hab ich's im Traume hervorgerissen
Und mir getrocknet das Gesicht ?
Ich weiß es nicht.
Doch waren sie da, die schlimmen Gäste,
Sie waren da zum nächtlichen Feste.
Ich schlief, mein Haus war preisgegeben,
Sie führten darin ein wüstes Leben.
Nun sind sie fort, die wilden NATUREN ;
In diesen Tränen find' ich die Spuren,
Wie sie mir alles zusammengerüttet
Und über den Tisch den Wein geschüttet.

III. Unruhig bewegt

Es weht der Wind so kühl

Es weht der Wind so kühl, entlaubend rings die Äste,
Er ruft zum Wald hinein : Gut' Nacht, ihr Erdengäste !

Am Hügel strahlt der Mond, die grauen Wolken jagen
Schnell übers Tal hinaus, wo alle Wälder klagen.

Das Bächlein schleicht hinab, von abgestorb'n
Hainen
Trägt es die Blätter fort mit halbersticktem Weinen.

Nie hört ich einen Quell so leise traurig klingend,
Die Weid am Ufer steht, die weichen Äste ringend.

Mon rêve était si violent

Mon rêve était si violent, si affreux,
Tellement bouleversant, infiniment triste.
J'aimerais bien pouvoir me dire :
Que j'ai dormi profondément,
Que je n'avais pas rêvé,
Pourtant mes larmes coulent toujours
Et j'entends encore mon cœur battre.

Je me suis réveillé dans un angoissant épuisement,
Je trouve mon mouchoir trempé près de l'oreiller,
Comme celui qu'on ramène après des funérailles.
Lai-je déchiré dans mon sommeil
Pour essuyer mon visage ?
Je ne sais pas.
Mais ils étaient là, les hôtes perfides,
Ils étaient là pour leur fête nocturne.
J'ai dormi, ma maison était à leur merci,
Et ils y menèrent leur vie de débauche.
Ils sont loin désormais, ces êtres sauvages ;
Je trouve leurs traces dans ces larmes,
Dans tout ce qu'ils ont saccagé,
Et dans le vin qu'ils ont renversé sur la table.

Il souffle un vent si froid

Il souffle un vent si froid, qui arrache au passage
les feuilles des branches
Et lance un appel dans la forêt : Bonne nuit à vous,
hôtes terrestres !

La lune brille sur la colline, les rapides nuages gris
Survolent la vallée où toutes les forêts gémissent.

Le petit ruisseau se faufile loin des bois engourdis
Emportant les feuilles dans un pleur à demi étouffé.

Jamais je n'entendis une source tintant d'un son si
doucement triste,
Le saule se dresse sur la berge, tordant de désespoir
sa souple ramure.

Und eines toten Freunds gedenkend lausch ich nieder
Zum Quell, er murmelt stets : Wir sehen uns nicht wieder !

Horch, plötzlich in der Luft ein schnatterndes Geplauder :
Wildgänse auf der Flucht vor winterlichem Schauder.

Sie jagen hinter sich den Herbst mit raschen Flügeln,
Sie lassen scheu zurück das Sterben auf den Hügeln.

Wo sind sie ? Ha ! Wie schnell sie dort vorüberstreichen
Am hellen Mond und jetzt unsichtbar schon entweichen ;

Ihr ahnungsvoller Laut läßt sich noch immer hören,
Dem Wanderer in der Brust die Wehmut aufzustören.

Südwärts die Vögel ziehn mit eiligem Geschwätz ;
Doch auch den Süden deckt der Tod mit seinem Netze.

Natur das Ew'ge schaut in unruhvollen Träumen,
Fährt auf und will entfliehn den todverfallnen Räumen.

Der abgerißne Ruf, womit Zugvögel schweben,

Ist Aufschrei wirren Traums von einem ew'gen Leben.

Ich höre sie nicht mehr, schon sind sie weit von hinten ;
Die Zweifel in der Brust den Nachtgesang beginnen :

Ist's Erdenleben Schein ? – Ist es die umgekehrte
Fata Morgana nur, des Ew'gen Spiegelfahrte ?

Warum denn aber wird dem Erdenleben bange,
Wenn es ein Schein nur ist, vor seinem Untergange ?

Ist solche Bängnis nur von dem, was wird bestehen,
Ein Wiederglanz, dass auch sein Bild nicht will vergehen ?

Dies Bangen auch nur Schein ? So schwärmen die
Gedanken,
Wie dort durchs öde Tal die Herbstesnebel schwanken.

Et pensant à un ami mort, je tends l'oreille vers la source
Qui ne cesse de murmurer : Nous ne nous reverrons plus !

Ecoute ! Soudain, dans les airs, cela jase et bavarde :
Ce sont des oies sauvages fuyant les frimas de l'hiver.

Elles chassent l'automne derrière elles de leurs ailes rapides.
Elles s'éloignent craintivement de la mort sur les collines.

Où sont-elles ? Ha ! Comme elles passent rapidement
Dans le clair de lune et disparaissent là-bas, déjà hors de vue.

On entend encore leur cri prémonitoire
Qui met la mélancolie au cœur effarouché du voyageur.

Les oiseaux volent hâtivement vers le sud en jacassant ;
Mais la mort étend aussi sur le sud son filet.

La nature regarde l'éternité dans des rêves plein d'inquiétude,
Sursaute et veut s'enfuir des zones ravagées par la mort.

L'appel entrecoupé qui accompagne le vol des oiseaux
migrateurs

Est le cri d'un rêve insensé de vie éternelle.

Je n'entends plus les oies, elles sont déjà loin d'ici ;
Les doutes dans ma poitrine entame leur chant nocturne :

La vie terrestre est-elle une illusion ? – N'est-ce que
Le mirage inversé, la piste miroitante vers l'éternité ?

Pourquoi donc alors la vie sur terre serait-elle inquiétante,
Si elle n'est qu'une illusion avant sa chute ?

Cette inquiétude n'est-elle que le reflet de ce qui va exister,
De sorte que même son image ne veut pas disparaître ?

L'angoisse elle-même n'est-elle qu'illusion ?
Ainsi bourdonnent les pensées,
Tout comme là-bas ondulent les brumes d'automne
à travers la vallée déserte.

IV. Ruhig und leise

Rings ein Verstummen, ein Entfärben

Rings ein Verstummen, ein Entfärben :
Wie sanft den Wald die Lüfte streicheln,
Sein welkes Laub ihm abzuschmeicheln ;
Ich liebe dieses milde Sterben.

Von hinten geht die stille Reise,
Die Zeit der Liebe ist verklungen,
Die Vögel haben ausgesungen,
Und dürre Blätter sinken leise.

Die Vögel zogen nach dem Süden,
Aus dem Verfall des Laubes tauchen
Die Nester, die nicht Schutz mehr brauchen,
Die Blätter fallen stets, die müden.

In dieses Waldes leisem Rauschen
Ist mir als hör' ich Kunde wehen,
Daß alles Sterben und Vergehen
Nur heimlich still vergnügtes Tauschen.

V. Rasch und kräftig

Ach, wer möchte einsam trinken

« Ach, wer möchte einsam trinken,
Ohne Rede, Rundgesang,
Ohne an die Brust zu sinken
Einem Freund im Wonnedrang ? »

Ich ; – die Freunde sind zu selten ;
Ohne Denken trinkt das Tier,
Und ich lad aus andern Welten
Lieber meine Gäste mir.

Wenn im Wein Gedanken quellen,
Wühlt ihr mir den Schlamm empor,
Wie des Ganges heilige Wellen
Trübt ein Elefantenchor.

Dionys in Vaterarme
Mild den einzlen Mann empfing,
Der, gekränket von dem Schwarm,
Nach Eleusis opfern ging.

Tout est silence alentours et obscurité

Tout est silence alentours et obscurité :
Comme les brises caressent légèrement la forêt,
Effeuillant tendrement ses frondaisons flétries ;
J'aime cette douce mort.

Ici commence le calme départ,
Le temps de l'amour s'est tu,
Les oiseaux ont fini de chanter
Les feuilles sèches tombent, silencieuses.

Les oiseaux ont migré vers le sud
La chute du feuillage révèle
Les nids qui n'ont plus besoin de protection,
Et les feuilles continuent de tomber, fatiguées.

Dans le bas murmure de cette forêt,
C'est comme si j'entendais souffler l'annonce
Que toute mort et toute disparition
Ne sont qu'une discrète, tranquille et heureuse transformation.

Ah, qui voudrait boire seul

« Ah, qui voudrait boire seul
Sans conversation, sans chant partagé,
Sans s'effondrer d'allégresse
Sur la poitrine d'un ami ? »

Moi ; – les amis sont trop rares ;
La bête boit sans penser,
Et je préfère que les hôtes que j'invite
Viennent d'autres mondes.

Quand les pensées gogent dans le vin,
Vous m'éclabousserez de leur boue,
Comme un troupeau d'éléphants barrissants
Trouble les vagues sacrées du Gange.

Dyonisos dans les bras paternels
Reçut avec indulgence le seul homme
Qui, rendu malade par l'orgie,
Etait allé sacrifier à Eleusis.

Allegretto

— Tacet —

O Einsamkeit, wie trink ich gerne

O Einsamkeit, wie trink ich gerne
Aus deiner frischen Waldzisterne !

Ô Solitude, comme je bois volontiers

Ô Solitude, comme je bois volontiers
A la fraîche citerne de ta forêt !

Allegretto tranquillo

— Tacet —

Heerwagen, mächtig Sternbild der Germanen (Gottfried Keller)

Heerwagen, mächtig Sternbild der Germanen,
Das du fährst mit stetig stillem Zuge
Über den Himmel deine herrliche Bahn !
Von Osten aufgestiegen alle Nacht !
O fahre hin und kehre täglich wieder !
Sieh meinen Gleichmut und mein treues Auge,
Das dir folgt so lange Jahre !
Und bin ich müde, o so nimm die Seele,
Die so leicht an Wert, doch auch an übeln Willen,
Nimm sie auf und lass sie mit dir reisen,
Schuldlos wie ein Kind, das deine Strahlendeichsel
Nicht beschwert –, hinüber !
Ich spähe weit, wohin wir fahren.

Ô Grande Ourse, puissante constellation des Allemands

Ô Grande Ourse, puissante constellation des Germains,
Puisses-tu poursuivre de ton perpétuel et calme parcours
Dans le ciel ta superbe route !
Et, chaque nuit, ton lever à l'Est !
Ô, cours le ciel et reviens chaque jour !
Vois ma sérénité et mon œil fidèle
Qui te suit depuis tant d'années !
Et si je suis fatigué, ô prends mon âme
Qui vaut si peu, mais pense si peu à mal,
Emporte-la et laisse-la voyager à tes côtés,
Innocente comme un enfant qui n'alourdira pas
Ton timon de lumière –, là-haut !
Je guette vers le lointain, où nous allons.